

Certes Julien aurait écouté avec docilité les conseils de Clouderley et d'Eudoxie ; mais il avait trop d'indépendance dans le caractère pour ne pas résister à ceux d'un étranger. D'ailleurs il avait pris un goût extraordinaire pour la société du comte Camaldoli, et cette société était aussi celle de Francesco.

« Cependant les renseignements que s'était procurés M. Milner étaient d'une nature grave.

« — Julien, dit-il au jeune homme, j'ai pris des informations, que j'ai lieu de croire très-exactes, sur la société que vous fréquentez, sur Francesco en particulier, qui a changé du tout au tout depuis la mort de son oncle ; ces informations sont tout à fait au désavantage de ces jeunes gens. Les soupçons les plus tristes planent sur la plupart d'entre eux : que sont-ils ? que font-ils ? où vont-ils, quand tout à coup ils disparaissent de Florence ? Leurs mœurs, d'ailleurs, sont connues, et ceux-là mêmes qui paraissent, dans leurs manières, supérieurs à leurs camarades, ne valent pas mieux que les autres dans leur vie privée. C'est, en ce moment, un pays étrange que l'Italie, et l'on affirme qu'il faut quelquefois craindre la main que l'on serre dans un salon. Je n'ai pu découvrir assurément ce que la police de Florence ne sait pas elle-même ; mais je vous dis ce qu'elle soupçonne et ce qu'elle cherche à découvrir. Tenez, Julien, je vais passer une quinzaine de jours à la campagne, venez avec moi, cela abrégera le temps qui peut s'écouler avant le retour de votre père, qui, je ne vous le cache pas, vient de m'écrire, et qui m'écrit à moi seul, vous l'entendez !

« M. Milner parlait avec autorité ; le nom de Clouderley avait toujours une grande influence sur l'esprit de Julien. Il obéit dans le moment, comme s'il en avait reçu l'ordre de celui qu'il regardait comme son père. Il suivit M. Milner à la campagne.

XIX.

« Il faut vivre, comme on dit, avec quelqu'un pour le bien connaître. M. Milner, avec les meilleures intentions du monde, était d'une sévérité excessive.

Il s'y prenait de manière à faire haïr la raison, au lieu de le faire aimer. C'était un Anglais dans toute l'étendue du mot. Il ne comprenait pas la désinvolture italienne. Elle le choquait. Or cette désinvolture, Clouderley, en sa qualité d'Irlandais, l'avait mieux comprise. Clouderley était un méridional, comme Irlandais, et M. Milner un véritable homme du Nord. Il le montra bien à Julien quand il l'eut avec lui à la campagne.

« Il fallait que le jeune homme fût toujours rentré le soir à la même heure. Il ne lui permettait pas d'aller seul à Florence qui n'était qu'à une petite lieue du village où il avait loué une assez vieille maison, dont les portes et les verrous se fermaient de très-bonne heure.

« *Home, sweet home*, disait souvent M. Milner, *there is nothing like home*, ce que l'on pourrait traduire ainsi : Doux foyer domestique, il n'est rien qui te soit comparable ; mais il ne faut pas que ce foyer soit une prison. Et pour Julien, qui n'avait jamais été habitué à cette existence barricadée et verrouillée, l'hospitalité que lui avait imposée plutôt qu'offerte M. Milner, la surveillance qui lui faisait subir, prirent les proportions d'un honnête emprisonnement. Julien avait l'habitude de beaucoup parler l'italien, qui lui était au moins aussi familier que l'anglais, et M. Milner, n'aimait que l'anglais, qui était, suivant lui, le langage des hommes, tandis que l'italien ne convenait qu'aux femmes.

« Or, comme je l'ai déjà dit, Julien était arrivé à cet âge où les jeunes gens commencent à prendre rang parmi les hommes. La vie commune avec M. Milner, lui était donc devenue bientôt intolérable. Cette existence tirée au cordeau lui inspirait un incurable ennui.

« En outre il s'indignait de la sévérité presque méprisante avec laquelle M. Milner jugeait le comte Camaldoli, l'objet de son admiration, quoi qu'on pût dire contre lui. Il y avait, suivant Julien, dans l'obstination que mettait M. Milner à lui imposer son opinion à l'égard du comte, dans les expressions de mépris par lesquelles il caractérisait